



La tradition des Indiens de l'Amérique du Nord (II)

Frithjof Schuon

C'est à travers les espèces animales et les phénomènes fondamentaux de la nature que l'Indien contemple les essences angéliques et les Qualités divines : dans cet ordre d'idées, nous citerons les considérations suivantes d'une lettre de Joseph Epes Brown : « Il est difficile, pour ceux qui regardent la religion des hommes rouges de l'extérieur, de comprendre l'importance qu'ont pour eux les animaux et, d'une manière générale, toutes les choses que contient l'Univers. Pour ces hommes, tout objet créé est important, pour la simple raison qu'ils connaissent la correspondance métaphysique entre ce monde-ci et le « Monde réel ». Aucun objet n'est pour eux ce qu'il paraît être selon les seules apparences; ils ne voient dans la chose apparente qu'un faible reflet d'une réalité principielle. C'est pour cela que toute chose est *wakan*, sacrée, et possède un pouvoir, selon le degré de la réalité spirituelle qu'elle reflète ; ainsi, beaucoup d'objets possèdent un pouvoir pour le mal autant que pour le bien, et tout objet est traité avec respect, car le « pouvoir » particulier qu'il contient peut être transféré dans l'homme ; les Indiens savent bien qu'il n'y a rien, dans l'Univers, qui n'ait sa correspondance analogique dans l'âme humaine. L'Indien s'humilie devant la Création entière, surtout quand il « implore » (c'est-à-dire, quand il invoque rituellement le Grand-Esprit dans la solitude), parce que toutes les choses visibles ont été créées avant lui (antériorité qui, au point de vue d'un certain symbolisme des créatures, a aussi un sens purement principiel) et que, étant ses aînées, elles méritent le respect ; mais l'homme, bien qu'ayant été créé en dernier lieu, est pourtant le premier des êtres, car lui seul peut connaître le Grand-Esprit (*Wakan-Tanka*)¹ ».

¹ « On parle généralement de la religion de l'Indien comme d'un culte de la nature et des animaux. Ce terme est trop large et trop confus à la fois. Une investigation approfondie et une observation soigneuse nous apprennent au contraire que l'Indien n'adore point les objets qu'il invoque ou mentionne dans ses rites. La terre, les quatre vents, le soleil, la lune et les étoiles, les pierres, l'eau, les divers animaux, sont tous les représentants d'une vie et d'un pouvoir mystérieux... » (Alice C. Fletcher, *The Elk Mystery or Festival*). — « Une chose n'est pas seulement ce qu'elle est pour les sens, mais aussi ce qu'elle représente. Les objets, naturels ou artificiels, ne sont pas pour le primitif, comme ils peuvent l'être pour nous, des « symboles » arbitraires de telle réalité différente et supérieure ; mais ils sont pour lui la manifestation effective de cette réalité : l'aigle ou le lion, par exemple, n'est pas tant un symbole ou une image du Soleil qu'il n'est le Soleil sous une de ses apparences (la forme essentielle étant plus importante que la nature dans laquelle elle se manifeste) ; de même, toute maison est le monde en effigie et tout autel est situé au centre de la terre ; si cette façon d'envisager les choses nous est « inconcevable », c'est seulement parce que « nous » sommes plus intéressés par ce que les choses sont que par ce qu'elles signifient, plus

La tradition des Indiens de l'Amérique du Nord (II)

Ces considérations permettront de mieux comprendre de quelle façon toute chose « caractéristique », c'est-à-dire manifestant une « essence », est *wakan*, « sacrée ». Croire que Dieu est le soleil, c'est assurément une erreur toute « païenne », — et étrangère à la pensée indienne, — mais il est tout aussi absurde de croire que le soleil n'est rien d'autre qu'une masse incandescente, c'est-à-dire, qu'il n' « est » Dieu en aucune manière. Nous pourrions nous exprimer aussi de la manière suivante : est *wakan* ce qui est intégralement conforme à son propre « génie » ; le Principe est *Wakan-Tanka*, c'est-à-dire : ce qui est absolument « Soi-même » ; et d'autre part, le sage est celui qui est parfaitement conforme à son « génie » ou à son « essence » ; celle-ci n'est autre que le « Grand-Esprit » ou le « Grand-Mystère ». Est *wakan*, « sacré », ce qui permet d' « assentir » directement la Réalité divine ; l'homme est *wakan* quand son âme manifeste le Divin avec l'évidence spontanée et fulgurante des merveilles de la nature : les éléments, le soleil, l'éclair, l'aigle, le bison, l'ours, les montagnes, les torrents, les étoiles et ainsi de suite. C'est pour cela que la lâcheté — sorte d'abandon de la « personnalité » — est le péché par excellence ; et c'est ce qui explique aussi l' « individualisme », apparent ou réel, des Indiens, attitude qui, en partant de la « personnalité qualitative », a fini par devenir un individualisme aventureux.

Quant à la connaissance du « Grand-Esprit » que seul l'homme, parmi toutes les créatures terrestres, peut atteindre, Héhaka Sapa l'a définie un jour en ces termes : « Je suis aveugle et je ne vois pas les choses de ce monde ; mais quand la Lumière vient d'En-Haut, elle illumine mon cœur et je peux voir, car l'Œil de mon cœur (*Chante Ishta*) voit toute chose. Le cœur est le sanctuaire au centre duquel se trouve un petit espace où habite le Grand-Esprit, et ceci est l' Œil (*Ishta*). Ceci est l' Œil du Grand-Esprit par lequel Il voit toute chose, et par lequel nous le voyons. Lorsque le cœur n'est pas pur, le Grand-Esprit ne peut être vu, et si vous deviez mourir dans cette ignorance, votre âme ne pourra pas retourner immédiatement auprès de Lui, mais devra être purifiée par des pérégrinations à travers le monde. Pour connaître le Centre du cœur où réside le Grand-Esprit, vous devez être purs et bons, et vivre selon la manière que le Grand-Esprit nous a enseignée. L'homme qui, de cette manière, est pur, contient l'Univers dans la poche de son cœur (*Chante Ognaka*) ».

Nous ne saurions mieux faire, avant de commenter sommairement le symbolisme du Calumet, que de citer l'explication qu'en a donnée Héhaka Sapa dans son premier livre

intéressés par les faits que par les idées universelles. Lorsqu'on dit qu'un groupe humain descend d'un totem, il n'y a pas là, comme le croit l'anthropologiste, une absurdité pure et simple : on exprime seulement ainsi que le groupe descend du Soleil, le Progenitor et Prajapati de tous les êtres dans la forme particulière sous laquelle, en vision ou en rêve, il s'est révélé lui-même à l'ancêtre fondateur du clan. Le même raisonnement justifie le repas eucharistique : le Père-Progenitor est sacrifié et partagé par ses descendants, sous les espèces de la chair de l'animal sacré : « Ceci est mon corps, prenez et mangez ». De sorte que, comme le dit Lévy-Bruhl de symboles de ce genre, « bien souvent ceux-ci n'ont pas pour fonction de « représenter » aux yeux leur objet, mais de permettre d'y participer », et que « si leur fonction essentielle consiste à « représenter », au plein sens du mot, des êtres ou des objets invisibles, à en rendre la présence effective, il s'ensuit qu'ils ne consistent pas nécessairement en des reproductions ou des images de ces êtres et de ces objets. » L'objet de l'art primitif est entièrement différent des intentions esthétiques ou décoratives de l'« artiste » moderne (pour lequel les anciens motifs survivent seulement comme « formes d'art » dépourvues de signification) et cet objet explique son caractère abstrait. » (Ananda K. Coomaraswamy, *Figures of Speech or Figures of Thought*).

La tradition des Indiens de l'Amérique du Nord (II)

(*Black Elk Speaks*): « Je remplis la Pipe sacrée avec l'écorce du saule rouge ; mais avant que nous la fumions, vous devez voir comment elle est faite et ce qu'elle signifie. Ces quatre rubans qui pendent de la tige sont les quatre Quartiers de l'Univers : le noir est pour l'Ouest où vivent les créatures du Tonnerre afin de nous envoyer la pluie ; le blanc est pour le Nord, d'où vient le grand Vent blanc qui purifie ; le rouge est pour l'Est d'où jaillit la Lumière, et où vit l'Étoile du matin afin de donner aux hommes la science ; le jaune est pour le Sud, d'où vient l'été et le pouvoir de croissance. Mais ces quatre Esprits ne sont somme toute qu'Un Esprit, et cette plume d'aigle est pour l'Un, qui est comme un père ; mais elle est aussi pour les pensées des hommes, qui doivent s'élever vers les hauteurs comme font les aigles. Le Ciel n'est-il pas un père et la Terre n'est-elle pas une mère, et tous les êtres vivants leurs enfants, qu'ils aient des pieds, des ailes ou des racines? Et cette peau sur l'embouchure, qui doit être de la peau de bison, est pour la Terre, d'où nous venons et au sein de laquelle nous suçons toutes nos vies, pareils à des nouveau-nés, avec tous les animaux, oiseaux, arbres et herbes. Et parce qu'elle signifie tout cela, et plus qu'aucun homme ne peut comprendre, la Pipe est sacrée. »

Quand l'Indien accomplit le rite du Calumet, il salue le ciel, la terre et les quatre points cardinaux, soit en leur « offrant » la Pipe, dont il présente la tige, comme le veut par exemple le rituel des Sioux, soit en dirigeant la fumée vers les dites directions et parfois aussi vers le « feu central »² — *l'agni* vedique — qui brûle devant l'officiant ; l'ordre de ces gestes peut varier, mais son plan statique reste toujours le même, puisqu'il est le schéma doctrinal, dogmatique si l'on veut, dont le rite sera l'actualisation.

² « Le feu de son conseil ou de son grand logis-de-médecine, comme parfois l'indiquent ses chansons, est le plus ancien de tout; c'est à peu près ce que les philosophes grecs de l'école de Pythagore nommaient la *Hestia* qui brûle au centre du monde. C'est à ce feu central qu'il prend part en mêlant son haleine au feu du tabac sacré, et c'est ce même feu qui s'élève avec sa fumée vers le zénith de l'univers, ou s'abaisse vers le nadir en touchant la terre, ou se joint aux quatre vents qui parcourent les côtés de notre habitacle humain pleins de la vie soufflante des hauts cieux. » (Hartley Burr Alexander, *L'Art et la Philosophie des Indiens de l'Amérique du Nord*.)